**Zeitschrift:** Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques

**Herausgeber:** Revue de Théologie et de Philosophie

**Band:** 23 (1890)

**Artikel:** Réponse à M. H. Bois

**Autor:** Frommel, G.

**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-379474

**Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 22.07.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

# RÉPONSE A M. H. BOIS

PAR

G. FROMMEL

---

M. H. Bois, en nous réitérant le témoignage d'une amitié que nous acceptons avec reconnaissance et que nous lui rendons cordialement, fait à l'article que nous avons consacré à sa *Leçon d'ouverture* [1] l'honneur d'une réponse [2]. Nous l'en remercions vivement, quoique l'allure et le ton de sa réplique ne laisse pas que de nous embarrasser un peu. Sa méthode est celle que nous avons caractérisée déjà : une dialectique impeccable, aiguë, spirituelle, merveilleusement habile à l'exposition des idées logiques. Il a certainement eu les rieurs de son côté, tant sa critique est séduisante et facile ; nous y avons pris nous-même un singulier plaisir.

Mais M. H. Bois n'est pas seulement ingénieux et gai, il est encore clair, précis et perspicace. Nous lui savons gré d'avoir mis à jour nos incertitudes, nos inconséquences, oui, même nos contradictions, lesquelles nous avouons et reconnaissons de grand cœur. S'ensuit-il que nous nous tenions pour battu ? Parce que, dans une première étude, nous avons nié la possibilité d'une philosophie chrétienne au sens où l'entend M. E. Naville, et que, dans une seconde étude, nous accordons la légitimité de la philosophie chrétienne au sens où la prend M. H. Bois, s'ensuit-il que nous nous soyons contredit ? Parce

[1] Septembre 1889.

[2] Voir la livraison de mars 1890.

que, au cours d'une même étude, nous employons le mot *méthode* dans deux acceptions différentes, — ce qui est d'ailleurs une distraction impardonnable de notre part, — en résulte-t-il une inconséquence dans notre pensée? Nous ne le croyons pas. Signaler les incohérences de ce genre, c'est rendre un service précieux dont nous sommes tout particulièrement reconnaissant à M. H. Bois; les éviter serait une chose excellente; y attacher une autre importance qu'une importance formelle, c'est un enfantillage.

La contradiction dans les mots n'implique pas nécessairement la contradiction dans les idées; et la contradiction dans les idées elles-mêmes n'indique pas toujours l'erreur, mais parfois seulement l'existence de deux contre-vérités qui n'attendent pour se rejoindre qu'une vérité plus haute.

Ceci, une fois admis et constaté, nous dispensera de suivre M. H. Bois dans toute la série de ses objections. Le lecteur attentif jugera par lui-même de la valeur des arguments qui se fondent sur des contradictions formelles ou qui se servent de notre silence pour nous faire dire ce qu'effectivement nous n'avons pas dit. Nous ne répondrons donc pas maintenant à M. H. Bois; nous espérons le faire plus tard, non par une discussion toujours stérile et facilement irritante, mais par une exposition thétique et plus complète d'une conception que nous persistons à croire vraie. Il est cependant quelques points au sujet desquels nous devons au lecteur l'explication de notre pensée, la réfutation de celle de notre critique, et d'autres, à l'égard desquels nous devons à ce dernier lui-même l'aveu de notre erreur. Nous serons aussi bref que possible.

M. H. Bois conteste la valeur ou l'opportunité de l'introduction historique par laquelle nous avons amené la discussion des rapports de la théologie et de la philosophie; il estime d'ailleurs que la légitimité d'un mouvement d'idées ne découle pas nécessairement de son existence (p. 100). A cela nous n'avons rien à dire, sinon qu'il y a un développement dans l'histoire à contre-sens duquel il est téméraire d'aller, et qu'on se prive de toute influence sur une époque dont on méconnaît les besoins. Notre entrée en matière n'avait pas d'autre but que

d'esquisser la tendance théologique où nous sommes engagés et les besoins de l'Eglise actuelle.

Ce faisant, M. H. Bois nous accuse de revenir au moyen âge. Parce que nous avons présenté la nature et la grâce comme des quantités distinctes et même opposées à certains égards, il s'imagine que nous préconisons l'ascétisme monacal. C'est là tout au moins un jugement précipité. A ceux qui ne s'en seraient pas aperçus tout de suite, nous espérons que les pages précédentes, dont le sujet est justement la naturalisation de la grâce au sein du croyant, l'auront suffisamment démontré. Certes, il y a un ascétisme dans la vie chrétienne, et malheur à ceux qui identifierait tellement la nature et la grâce qu'ils feraient évanouir cet ascétisme : ils auraient du même coup volatilisé la vie chrétienne. Mais ce n'est pas l'ascèse ontologique et dualiste de l'Eglise romaine que nous retenons, c'est celle du Christ lui-même qui, étant mort au péché, nous a donné l'ordre et le pouvoir d'y mourir à notre tour.

M. H. Bois s'étonne de ce qu'opposant ainsi la nature et la grâce, nous osons parler encore de « justifier la foi devant la raison. » Cet étonnement nous étonne. Car enfin, le croyant, pour être devenu croyant, ne cesse pas de penser et la première question à laquelle il devra répondre sera : Quelle raison ai-je de croire et pour quelle raison ma pensée de croyant ne correspond-elle plus à ma pensée d'incroyant? Et, n'en déplaise à M. H. Bois, il justifiera sa foi devant la raison en attribuant une cause à cet effet et en disant : Parce que je suis devenu en Christ « une nouvelle création » et que cette nouveauté de vie me conduit à de nouvelles expériences, inconnues et parfois contradictoires aux expériences de la vie naturelle. Si M. H. Bois trouve qu'en raisonnant ainsi nous nous mettons en contradiction avec nous-même, c'est parce qu'il commet, lui, une confusion qui lui est familière en identifiant la raison avec la philosophie, c'est-à-dire la philosophie comme méthode avec la philosophie comme discipline. En faut-il une preuve? Commentant notre assertion : « justifier la foi devant la raison », il substitue au mot « raison » le mot

« philosophie » (p. 103), et ne s'aperçoit point que, par cette substitution, il a tout ensemble trahi notre pensée et dévoilé son erreur.

M. H. Bois nous fait tomber dans une autre contradiction. Il approuve le point de départ subjectif que nous donnons à la pensée philosophique : « Quoiqu'on en ait, la pensée, pour prendre possession de l'univers, doit s'appuyer sur une certitude originelle, et cette certitude ne saurait provenir que d'une expérience subjective ; » puis, citant un passage tiré de notre précédente étude[1], où, dit-il, nous parlons de la philosophie comme « fondée sur l'expérience universelle de l'humahité, » laquelle expérience lui donne sa « valeur probante générale, » — il conclut à la contradiction (p. 105). M. H. Bois, de nouveau, a été trop pressé. S'il en avait pris la peine, il aurait vu que cette seconde citation ne va pas à contre-fin de la première, qu'elle a dans le contexte une tout autre signification et qu'en parlant de « l'expérience universelle de l'humanité, » nous entendions une expérience assez largement humaine pour que tout homme, par le seul fait de son humanité et en dehors de la régénération chrétienne, pût en contrôler *subjectivement* la certitude.

M. H. Bois continue en nous raillant avec beaucoup d'esprit de la dualité que nous établissons entre la certitude naturelle et la certitude chrétienne spécifique (p. 103). On ne saurait mieux plaisanter sur un plus grave sujet. Nous lui répondrons plus sérieusement en lui demandant ce qu'est donc la vie chrétienne, sinon l'expérience journalière de la lutte redoutable que se livrent entre elles, dans le monde et dans l'âme du fidèle, deux puissances opposées, dont l'une mène à la mort par l'asservissement au mal, et l'autre à la vie par la délivrance du péché? L'apôtre est-il dans le vrai, oui ou non, lorsqu'il résume l'expérience de l'humanité naturelle dans cette parole : « Je ne fais pas le bien que je voudrais faire ; mais je fais le mal que je ne voudrais pas faire ; je suis captif sous la loi du péché qui domine dans mes membres. » Est-il dans le vrai, oui ou non, lorsqu'il résume l'expérience de l'hu-

[1] Voir *Philosophie et religion*, livraison de janvier 1888, p. 10.

manité chrétienne dans cette autre parole : « Je rends grâce à Dieu par Jésus-Christ, notre Seigneur!... Il n'y a donc maintenant aucune condamnation pour ceux qui sont en Jésus-Christ... parce que la loi de l'esprit de vie qui est en Jésus-Christ m'a affranchi de la loi du péché et de la mort? »

Et l'on voudrait qu'un changement semblable, qu'un changement qui va jusqu'aux sources de la vie et aux racines de l'être restât sans influence sur la pensée ? Et l'on voudrait que deux expériences si contraires, de réalités diamétralement contradictoires, ne produisent pas deux certitudes intellectuelles différentes? Il faudrait oser dire d'abord que la pensée ne dépend pas de la vie ; il faudrait effacer ensuite cette autre parole de l'apôtre : « Si donc quelqu'un est en Christ, il est une nouvelle création; les choses vieilles sont passées, voici toutes choses sont devenues nouvelles. » Pour nous, nous nous tenons à cette parole, non seulement comme à un état de fait pour le croyant, mais comme à l'attitude normale du penseur chrétien.

M. H. Bois, s'imaginant peut-être se mettre à notre point de vue, demande comment ce dernier pourra être tour à tour théiste en théologie et matérialiste ou athée en philosophie (p. 103). Nous répondrons hardiment qu'il ne le pourra pas, car on ne cesse pas à volonté d'être chrétien. Ce qu'il pourra, toutefois, c'est de comprendre les raisons pour lesquelles un homme se forme une conception matérialiste ou athée de l'univers; ce qu'il pourra, c'est de comprendre la légitimité relative de ces raisons, en même temps que l'impossibilité où se trouve cet homme, s'il veut rester d'accord avec lui-même et fidèle aux certitudes expérimentales qui lui sont propres, d'arriver à une conception chrétienne de l'univers. « L'homme spirituel n'est jugé par personne, » sinon par ses pairs, c'est là son privilège; mais « il juge de toutes choses, » et c'est encore son privilège.

Certes, M. H. Bois a raison d'affirmer « qu'en droit, la philosophie de tout le monde devrait être la chrétienne », et cela parce qu'en droit tout le monde devrait être chrétien. Mais il faut reconnaître que ce droit n'est pas un fait, et qu'il y a d'ail-

leurs dans la vie naturelle une logique interne et un organisme assez solide pour permettre d'en former une représentation philosophique, même en dehors de toute donnée chrétienne.

Parmi les critiques sérieuses que nous présente M. H. Bois, la plus sensible pour nous est celle qu'il nous fait d'escamoter l'ordre moral. « Ce qu'il y a au fond de ces diverses assertions, dit-il, c'est un oubli étonnant du monde moral (p. 103). » Ceci est une véritable injustice à l'égard de notre pensée, une précipitation de jugement tout à fait inexcusable. Le silence est-il nécessairement de l'oubli? Surtout lorsqu'il est commandé par le caractère même du sujet dont on traite! Notre but n'était pas de parler des éléments moraux qui conduisent à la conversion, mais des éléments de vie nouvelle qui en résultent; notre intention n'était pas de signaler les analogies de la conscience naturelle et de la conscience chrétienne, mais les divergences apportées par le fait de la régénération entre la conscience naturelle et la conscience chrétienne. Ce dessein excluait entièrement les considérations morales qu'on nous reproche d'omettre. M. H. Bois s'en est-il douté?...

De cette première injustice en découlait tout aussitôt une seconde que M. H. Bois commet avec la même précipitation. Il oppose notre apologétique à celle des Pascal, des Vinet, des Néander, des Secrétan (p. 118), c'est-à-dire à celle de nos propres maîtres! En vérité, voilà qui passe notre imagination! Nous prions instamment M. H. Bois de bien vouloir relire les auteurs qu'il cite, en particulier Pascal et Vinet, et nous nous tenons pour assuré qu'il découvrira chez eux toutes les données premières de la thèse que nous développons.

Ce qui nous distingue en effet de ces apologètes, ce n'est pas de proposer une apologétique nouvelle du christianisme, mais d'appuyer, et d'appuyer occasionnellement, en raison même du sujet que nous traitions, sur l'une des faces de l'apologétique. Car, si M. H. Bois l'ignore, nous lui apprendrons que toute apologétique est double : elle consiste, d'une part, à prévenir les âmes en faveur de l'Evangile, à le leur présenter comme l'apaisement de leurs plus nobles besoins et la

réponse à leurs meilleures aspirations; et, de l'autre, à défendre ce même Evangile une fois acquis contre les attaques de la science incrédule ou de la philosophie profane. Pascal, Vinet, Néander, Secrétan ont surtout pratiqué la première; nous avons surtout insisté sur la seconde. Nous accordons que l'une est plus populaire et l'autre plus scientifique; l'une plus féconde et d'un intérêt plus immédiat, l'autre uniquement défensive et peu propre à faire des prosélytes : elles n'en sont pas moins toutes deux nécessaires à l'Eglise. Il ne convient ni de les opposer l'une à l'autre, ni de négliger l'une en faveur de l'autre.

N'est-ce donc rien de fermer la bouche aux adversaires en dévoilant leur incompétence? N'est-ce rien de pouvoir dire au sceptique ou à l'incrédule : Mon ami, vous parlez du christianisme comme un aveugle de la lumière. Venez au jour et ouvrez les yeux. La puissance de l'Evangile est une réalité, et, comme de toutes les réalités, on n'en n'acquiert la certitude que par l'expérience. Consentez d'abord à vous soumettre à l'expérience chrétienne, consentez à vous mettre en contact avec Celui qui fait les chrétiens, vous en parlerez alors, mais alors seulement, en connaissance de cause. D'ici là, vous pouvez sans doute avoir à propos du christianisme des préjugés ou des opinions traditionnelles, mais vous n'êtes pas qualifié pour en affirmer ni pour en nier quoi que ce soit. — Nous estimons qu'une telle apologétique est aussi vraie que forte, et, s'il nous est permis de parler de nous-même, nous avouerons en avoir fait usage souvent et non sans succès dans la pratique du ministère pastoral. Les cœurs peut-être ne sont pas touchés, mais les esprits sont frappés, et, de toutes manières, l'Evangile est présenté comme un fait objectif et réel.

Un aveu nous reste à faire. Nous le ferons d'autant plus volontiers qu'il nous permettra d'exprimer à M. H. Bois la reconnaissance que nous lui devons pour ses critiques et de lui prouver le sérieux avec lequel nous les avons accueillies. Il nous accuse de confondre la philosophie avec la science et d'attribuer à tort la présupposition déterministe de la seconde

à la première (p. 115). Ce reproche nous paraît fondé et nous confessons l'avoir encouru. Nous pourrions au besoin excuser notre erreur en alléguant l'exemple de la majorité des systèmes philosophiques anciens ou modernes, lesquels sont loin de placer tous à leur base les postulats de la moralité, et les noms ne nous manqueraient pas de ceux qui tiennent la philosophie pour une explication de l'univers par l'univers, c'est-à-dire pour la science, issue de toutes les autres, dans laquelle toutes les autres doivent trouver leur place et leur synthèse. Mais, sans négliger du reste l'accord éventuel que la philosophie doit toujours tenter de mettre entre ses propositions et le résultat des sciences objectives, nous tenons pour légitime le point de départ anthropocentrique que M. H. Bois donne à la pensée philosophique et nous reconnaissons qu'en s'appuyant sur la conscience morale du philosophe, la philosophie échappe aux lois implacables de la logique et à l'enchaînement nécessaire des causes.

Nous ne pensons pas néanmoins que les conséquences de l'erreur que nous avons commise portent sur l'objet même de notre étude, ni que sa rectification modifie d'une manière appréciable notre conception des rapports que soutiennent entre elles la théologie et la philosophie. Pour être issue d'un postulat moral, la philosophie n'en reste pas moins une explication de l'univers par l'humanité naturelle. En sortant des limites de la vie naturelle, en s'appuyant sur une doctrine révélée quelconque, elle introduirait dans son sein des éléments hétérogènes et *cesserait d'être subjectivement contrôlable par tout homme*. De plus, si le philosophe n'est pas entièrement soumis à la loi des causes et des effets, s'il est libre par quelque endroit, il n'a pas nécessairement fait usage de sa liberté pour devenir chrétien ; et s'il est vrai que la nature sincèrement écoutée « fait l'expérience du besoin qu'elle a de la grâce, » il ne s'ensuit pas qu'elle en ait effectivement réalisé l'expérience.

Certes, toute vie morale tend à la vie chrétienne : il reste cependant un abîme entre l'homme moral et l'enfant de Dieu, entre l'humanité, même religieuse, et le peuple de l'Eglise

invisible. « Un très grand changement doit survenir » comme le dit trop vaguement la liturgie des Eglises réformées de France ; ce changement est la régénération. La régénération est le commencement nouveau d'une vie nouvelle : il ne suffit pas de la réaliser pratiquement, il faut en tenir compte dans la théorie. Identifier la théologie et la philosophie, c'est nier en principe la régénération, c'est-à-dire un des faits chrétiens par excellence.

Nous terminons en exprimant à M. H. Bois nos regrets d'avoir attribué à sa *Leçon d'ouverture* une publicité qu'elle n'avait pas. Les *Annales de bibliographie théologique* en ayant rendu compte, nous en avons conclu trop hâtivement à sa mise en librairie. Nous regrettons aussi la phrase que M. H. Bois trouve « étonnante » et qui est en effet malheureuse : « La critique loyalement comprise comporte-t-elle l'ironie ? » Sans la retirer quant à sa portée générale, nous prions le jeune et distingué professeur de Montauban de n'y voir aucune allusion personnelle et de croire à l'affectueuse estime et au respect que nous avons pour son caractère et sa personne.

---